

KATEŘINA DRSKOVÁ

**«COMPOSER SON RIEN AVEC UN MORCEAU DE TOUT» :  
À PROPOS DES ROMANS *LES ÂMES GRISES* ET *LE RAPPORT  
DE BRODECK* DE PHILIPPE CLAUDEL**

Les événements historiques majeurs du XX<sup>e</sup> siècle font fréquemment l'objet de représentation littéraire. La distance temporelle grandissante, les nouvelles approches historiographiques et les nouveaux contextes actuels donnent naissance à la recherche de nouvelles approches littéraires. Notamment l'image de la Première et de la Seconde Guerre mondiale est de celles qui continuent à hanter la littérature contemporaine à travers ses différents genres narratifs, du roman historique au témoignage autobiographique. En effet, comme l'expliquent Viart et Vercier, au terme «d'un siècle saigné à blanc par des tueries des deux guerres mondiales, le besoin se fait sentir de comprendre ce qui s'est passé, et non plus de raconter de façon romanesque une Histoire plus ancienne.»<sup>1</sup>

Dans cet ordre d'idées, l'écrivain français contemporain Philippe Claudel<sup>2</sup>, auteur d'une vingtaine d'ouvrages – romans, récits et nouvelles – se sert, d'après ses propres mots, de l'évocation des événements historiques pour créer des parallèles avec le présent. La guerre est évoquée d'une façon ou d'une autre dans presque tous ses ouvrages. Dans un entretien, il explique ce fait en disant : «La guerre est un état permanent de l'humanité. On peut en être plus ou moins conscient. On peut être plus ou moins touché de plein fouet. Elle est toujours là.»<sup>3</sup> Objet de la présente intervention, les deux romans *Les âmes grises* (2003) et *Le rapport de Brodeck* (2007), ne font pas exception. Publiés en l'espace de quatre ans, ils se font écho à maints égards. Dans *Les âmes grises*, l'élément central de l'histoire est le meurtre d'une très jeune fille par un étranger ; dans *Le rapport de Brodeck* il s'agit de l'assassinat collectif d'un étranger par les villageois. Dans les deux cas, les événements surviennent dans quelque coin perdu d'une province frontalière, dans le contexte de la Première Guerre mondiale (*Les âmes grises*) et dans

---

<sup>1</sup> VIART, Dominique; VERCIER, Bruno. *La littérature française au présent*. Paris : Bordas, 2005, p. 126.

<sup>2</sup> Philippe Claudel est né en 1962.

<sup>3</sup> CARPENTIER, Mélanie. Le conteur humaniste : interview de Phillippe Claudel [online]. In : <http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-philippe-claudel-petite-fille-monsieur-linh-295.php> [consulté le 2011-8-24].

celui du lendemain de la Seconde Guerre mondiale (*Le rapport de Brodeck*). Or les deux romans ne sauraient être réduits à ces sombres histoires de meurtres. Le fait divers pareil à une pierre lancée dans l'eau remue la surface, fait courir des vagues en cercles concentriques, réveille des souvenirs, rappelle des histoires refoulées et des mystères. Le narrateur qui part à la recherche de la vérité est amené à raconter en même temps sa propre histoire et à inscrire le tout dans le cadre des événements historiques, car tout se tient. Les éléments des trois plans respectifs sont liés, s'enchevêtrent, se conditionnent et s'éclairent mutuellement.

### Du fait divers à l'Histoire

Le premier lundi de décembre 1917, dans une petite ville de province, la plus jeune des filles de l'aubergiste, appelée par tous Belle, est trouvée assassinée dans la rivière. Les enquêteurs désignent rapidement les coupables – deux soldats déserteurs que personne ne connaît et qui ont eu le malheur de passer par la ville au moment donné.

Un soir d'hiver, un an après la fin de la guerre, un étranger est tué suite à une décision quasi unanime par les hommes du petit village où il est venu s'installer trois mois plus tôt.

Tels sont respectivement les événements déclencheurs de la narration dans les deux romans en question. Bien que certaines indications, surtout au niveau temporel, soient relativement précises, les deux incidents se présentent avec un certain flou. D'abord, les narrateurs évitent de les nommer explicitement et préfèrent avoir recours aux termes généraux écrits avec majuscule : celui de « l'Affaire » dans *Les âmes grises* et celui de « l'Ereigniës » dans *Le rapport de Brodeck* (le mot du dialecte « qui signifie à peu près 'la chose qui s'est passée' »<sup>4</sup> selon l'explication du narrateur). Ensuite, quant à leur cadre spatial, il est également évoqué en des termes généraux ou par des périphrases (« notre petite ville », « notre village », « la Capitale », « notre contrée », « chez nous », « ici »), par des initiales pour mentionner des villes plus importantes à proximité et par des toponymes imaginaires quoique bien vraisemblables, ceux des cours d'eau, des collines et des monts. Certes, des indices indirects permettent d'identifier approximativement la région géographique, mais sans plus. Tout cela contribue au sentiment d'éloignement, de marginalité, d'insignifiance des lieux. Dans *Les âmes grises*, l'endroit est décrit ainsi : « [...] chez nous. C'est-à-dire nulle part, c'est-à-dire dans un pays où pendant des années la rumeur de la vie ne nous est parvenue que comme une musique lointaine [...] »<sup>5</sup>

Les narrateurs procèdent de façon analogue pour évoquer les événements historiques par rapport auxquels les incidents sont situés et par lesquels ils sont conditionnés. « L'Affaire » racontée dans *Les âmes grises* a lieu pendant la Première

<sup>4</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck*. Paris : Le livre de poche, 2009, p. 13.

<sup>5</sup> CLAUDEL, Philippe *Les âmes grises*. Paris : Le livre de poche, 2006, p. 44.

Guerre mondiale; «l'Ereignis» relatée dans *Le rapport de Brodeck* se passe l'année suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ni l'une ni l'autre n'est désignée par le narrateur par ces termes précis. C'est simplement «la guerre». Ou encore, par périphrase, «le grand massacre»<sup>6</sup> ou «la rumeur de la vie [qui] un beau matin [nous est] tomb[ée] sur la tête»<sup>7</sup>. Le camp de concentration auquel Brodeck a survécu est simplement «le camp» sans davantage de précision. Toutefois, la guerre est le seul élément de la structure des romans dont le pendant réel est identifiable sans équivoque.

La ville des *Âmes grises* ainsi que le village du *Rapport de Brodeck* sont peu touchés par les guerres respectives, du moins de manière directe. Cependant, la guerre, bien qu'éloignée, n'est pas simplement une toile de fond; la guerre bouleverse l'ordre du monde, «la guerre ravage et révèle»<sup>8</sup>, à de bien nombreux égards.

«Notre petite ville entendit la guerre mais ne la fit pas vraiment. [...] tous les ouvriers furent réquisitionnés pour le service civil : huit cent gaillards échappèrent au garance pétant et au bleu horizon<sup>9</sup>. [...] Le souffle des obus, la peur, les copains qui geignent et meurent à vingt mètres accrochés dans les barbelés, les rats rongant les morts, au loin tout cela ! À la place, la vie, la vraie, tout simplement»,<sup>10</sup> déclare le narrateur des *Âmes grises*. Ou encore : «[...] la guerre, on l'entendait. On l'avait vue annoncée sur les placards de la mobilisation. On la lisait dans les journaux. Mais au fond, on feintait, on s'arrangeait avec elle comme on fait avec les mauvais rêves et les âcres souvenirs. Elle n'était pas trop de notre monde. C'était du cinématographe.»<sup>11</sup>

À part le bruit lointain de la guerre, ce ne sont d'abord que de rares départs des hommes mobilisés qui l'annoncent aux habitants. Plus tard seulement, les retours des combattants blessés, mutilés, la leur rappellent avec plus d'insistance. Mais ils finissent par s'habituer. C'est alors que survient «l'Affaire». «Un crime comme l'Affaire, vous pensez si ça secoue une région. C'est comme une onde : la nouvelle cavalcade et fait trembler tout sur son passage.»<sup>12</sup> Le narrateur, en tant que policier, participe à l'enquête. Mais vu le temps de guerre, l'enquête ne se passe pas comme d'ordinaire. Un colonel arrive pour donner des ordres et le narrateur comprend que le but est de la clore au plus vite possible pour rassurer la population : «En temps de guerre, [...] plus encore qu'en un autre temps, on a besoin d'une bonne paix civile à l'arrière, sinon tout est fichu.»<sup>13</sup> Deux jeunes déserteurs épuisés qui tombent entre les mains du colonel feront donc l'affaire.

<sup>6</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises*. Paris : Le livre de poche, 2006, p. 47.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 44–45.

<sup>8</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck*. op. cit., p. 335.

<sup>9</sup> C'est-à-dire à l'uniforme, le pantalon «rouge garance» et le manteau bleu.

<sup>10</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises*. op. cit., p. 48.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>12</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck*. op. cit., p. 176.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 2009, p. 176.

Le colonel sait s'arranger pour les faire avouer. L'un se suicide, l'autre est exécuté. L'affaire est close.

Or le policier croit tenir une autre piste qui mène vers le procureur, personnage important, respecté, vivant en solitaire dans une demeure appelée « le Château ». Il part pour en informer le colonel et le juge, mais son retour est empêché car la route est réquisitionnée pour un convoi militaire. Le retard aura des conséquences tragiques : la femme enceinte du narrateur est seule au moment où commence l'accouchement et n'arrive pas à faire venir les secours. Le narrateur la retrouve trop tard, et elle meurt à l'hôpital. L'enfant est sauvé, mais quand on le lui apporte, le narrateur l'étouffe sous un oreiller car pour lui ce n'est qu'« un petit assassin sans conscience et sans remords »<sup>14</sup>. Depuis, le narrateur ne vit que par le souvenir de sa femme disparue et occupe son temps à rassembler tous les éléments de « l'Affaire » pour découvrir la vérité. Et pourtant, ce n'est finalement que par hasard qu'il apprend que le jeune Breton, inculpé, à tort semblait-il, du meurtre de Belle, avait déjà tué chez lui une jeune fille, de la même façon, et que le colonel a donc mis la main sur le vrai coupable, doublement coupable.

Le village de Brodeck, situé implicitement dans la région d'Alsace, n'a pas non plus connu la guerre de près, mais il a connu l'occupation. Les occupants se comportaient avec civilité, garantissant la paix et la sécurité. Le narrateur constate qu'ils « étaient bien plus proches des habitants de notre région que ne l'est la plus grande partie de la population de notre propre nation. [...] Ces soldats qui venaient en vainqueurs partageaient nos coutumes, parlaient une langue tellement proche de la nôtre [...] L'histoire séculaire de notre contrée se confondait avec celle de leur pays. »<sup>15</sup> Ils n'en étaient pas moins représentants d'une idéologie dangereuse. Si leur présence n'a pas causé de dégâts matériels, elle a marqué les esprits. Elle leur a inculqué la méfiance envers tout ce qui est étranger ou insolite, au point de pousser les villageois à dénoncer aux occupants des habitants qui ne sont pas originaires de la région. A la suite de cela, deux hommes, dont Brodeck, ont été arrêtés et déportés dans un camp. Seul Brodeck en est revenu, transformé par son expérience de prisonnier : « C'est sans doute cela la grande victoire du camp sur les prisonniers : les uns sont morts, et les autres comme moi qui ont pu en réchapper gardent toujours une part de souillure au fond d'eux-mêmes. »<sup>16</sup> L'expérience du camp est livrée par bribes, de façon incohérente et désordonnée, ne révélant que quelques moments cruciaux qui ont marqué le plus Brodeck et qui reviennent sans cesse dans ses souvenirs.

À son retour, il découvre que sa femme a été victime d'un viol collectif commis non pas par les occupants mais par des villageois dans l'atmosphère tendue du départ des soldats. Elle y a survécu de justesse mais a sombré dans la folie. Elle a mis ensuite au monde un enfant que Brodeck, malgré tout, considère comme le sien. Il ne sent aucune haine, il ne fait pas de reproches. Le village a retrouvé une

<sup>14</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck. op. cit.*, p. 276.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 178.

vie normale. Dans ce contexte, un an après la fin de la guerre, un étranger vient s'y installer. Personne ne connaît son nom, on lui donne alors différents surnoms. Le narrateur l'appelle «l'Anderer», car il est différent, insolite par son comportement, par ses habits, par sa personnalité toute entière. Il «n'était pas de notre monde. Il n'était pas de notre histoire. Il n'était pas dans l'Histoire. Il arrivait de nulle part [...]». <sup>17</sup> Au départ, il est bien accueilli par les villageois, mais plus son séjour se prolonge, plus la méfiance grandit.

Un soir, il organise une exposition de ses dessins qui représentent les paysages et les portraits des habitants du village. «Les portraits [...] agissaient comme des révélateurs merveilleux qui amenaient à la lumière les vérités profondes des êtres. [...] les paysages devenaient parlants. Ils racontaient leur histoire. Ils portaient des traces de ce qu'ils avaient connu. [...] à leur façon ils disaient des choses qui n'auraient jamais dû être dites, ils révélaient des vérités qu'on avait étouffées.» <sup>18</sup> C'est la goutte qui fait déborder le vase. Les villageois tuent l'étranger et font disparaître son corps et toutes ses affaires. Brodeck est chargé de rédiger un rapport destiné, lui dit-on, aux autorités : «Il faudra vraiment tout dire afin que celui qui lira le Rapport comprenne et pardonne.» <sup>19</sup> Il n'a pas participé au meurtre mais il sait écrire et, de plus, il possède une machine. On lui demande un rapport sec, objectif. Mais lui, de par son expérience que les autres ne partagent pas, sait ce qui se cache derrière les apparences; il sait aussi qu'il y a des choses que tout le monde veut oublier et des vérités à ne pas évoquer.

### Les «greffiers du temps»

Ainsi pourraient être qualifiés les narrateurs des deux romans, en empruntant l'expression de Jean-Claude Tardif<sup>20</sup> tirée de son recueil poétique *L'Homme de peu*, citée en exergue des *Âmes grises*. Dans les deux romans le récit se fait à la première personne. Les narrateurs claudéliens sont vraiment des hommes de peu ou de presque rien, marginaux par rapport à la société ainsi que par rapport aux événements relatés, mais impliqués tout de même et malgré eux. S'ils se chargent de raconter, c'est moins pour être entendus que pour se soulager du poids du passé, des souvenirs et des remords. En revanche, au niveau de la composition des romans, ce sont de véritables clés de voûte jouant un rôle crucial dans la construction du sens des œuvres.

Le narrateur des *Âmes grises* n'a ni nom ni visage, quelques rares éléments concernant son identité se révèlent seulement au fil de son récit – nous appre-

<sup>17</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck. op. cit.*, p. 287.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 325–326.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>20</sup> «Être le greffier du temps quelconque assesseur que l'on voit rôder lorsque se mélangent l'homme et la lumière»: Jean-Claude Tardif, *L'Homme de peu*. Cité en exergue du roman de CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises. op. cit.*, 2006.

nons que, dans le temps, il était policier et qu'il était marié, mais que sa femme est morte en couches. Il n'a pas souhaité élever seul l'enfant, il ne s'est jamais remarié. Il est très détaché : «Je suis comme hors du monde. Tout ce qui s'agite me paraît si loin de moi. Je vis dans les remous d'une Histoire qui n'est plus mon histoire. Peu à peu, je me dérobo.»<sup>21</sup>

Le narrateur du *Rapport de Brodeck*, au contraire, se présente dès le début : «Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.»<sup>22</sup> Brodeck livre davantage d'éléments concernant sa personne, sans pourtant composer un portrait cohérent. Il est venu de loin seul avec la vieille Fédorine, il a pu faire des études grâce au soutien collectif des gens du village, il a une femme et un enfant, il est passé par un camp de concentration pendant la guerre, il vit des revenus irréguliers et modestes versés par l'administration en échange de ses rapports sur l'état de la nature, d'une utilité incertaine : «Je ne sais pas trop si mes rapports parviennent encore à destination, ni même s'ils sont lus. [...] J'ai le sentiment d'être oublié, ou qu'ils me croient mort, ou bien qu'ils n'ont plus besoin de moi.»<sup>23</sup>

À défaut de prendre une part active aux événements, les deux hommes en sont des témoins attentifs. D'autres mots surgissent : «greffier» et «scribe». Certes, l'expression de J.-C. Tardif citée plus haut est à comprendre au sens figuré, mais les deux narrateurs font effectivement appel à l'écrit qui ajoute à leur témoignage une autre dimension. Le narrateur des *Âmes grises* inscrit tous les éléments qu'il arrive à rassembler dans un cahier. «C'est un peu comme si je me parlais à moi-même. Je me fais la conversation, une conversation d'un autre temps. [...] Je fossoie sans me salir les mains.»<sup>24</sup> Brodeck, quant à lui, est chargé par les hommes de son village d'établir un rapport : «Tu vas raconter l'histoire, tu seras le scribe»<sup>25</sup>, lui dit un paysan inculte, et ce mot à sa bouche surprend beaucoup Brodeck. Il n'a pas d'autre choix que d'accepter, mais parallèlement il rédige en secret un autre texte qui lui permet de s'exprimer sans censure en prenant sa distance par rapport aux autres villageois, car il ne s'associe ni à leur point de vue ni à leur acte. Le choix de termes à l'apparence peu appropriés de «greffier» et de «scribe» permet de mobiliser certaines connotations et de traduire la situation insolite des narrateurs qui sont d'une certaine façon concernés tout en étant étrangement détachés. Ils sont dotés tous deux d'un vécu qui les différencie des autres, ils ont l'expérience des paradoxes de la vie, de la proximité de la mort, de la cruauté mais aussi de la générosité humaine. Ils ont eux mêmes commis des actes honteux et même criminels. De ces faits ils sont loin de se laisser aller à la simplification, et loin aussi de vouloir émettre des jugements au sujet des autres. Cela fait d'eux des témoins privilégiés.

<sup>21</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises. op. cit.*, p. 46.

<sup>22</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck. op. cit.*, p. 11.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>24</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises. op. cit.*, p. 82.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 21.

Néanmoins, les narrateurs ne s'acquittent pas de leur tâche sans difficulté. Le mal tient à la contrainte aussi bien qu'à l'objet même du récit. Le narrateur des *Âmes grises* l'avoue d'emblée : «Je ne sais pas trop par où commencer. C'est bien difficile. Mais il faut tout de même que j'essaie de dire. [...] Il faut que j'ouvre au couteau le mystère comme un ventre, et que j'y plonge à pleines mains, même si rien ne changera rien à rien.»<sup>26</sup> Brodeck aussi dit dès le début son malaise : «[...] j'aurais aimé ne jamais [...] parler, ligoter ma mémoire, la tenir bien serrée dans ses liens de façon à ce qu'elle demeure tranquille comme une fouine dans une nasse de fer. Mais les autres m'ont forcé.»<sup>27</sup>

Bien que le souci de vérité soit étroitement lié à l'entreprise des narrateurs, les romans soulèvent avant tout, me semble-t-il, la question de la mémoire, individuelle autant que collective. La mémoire permet de garder la trace du passé mais le passé pèse souvent lourd, il est une charge pénible. Au contraire, l'oubli représente le soulagement, la légèreté, le début nouveau.

Le narrateur des *Âmes grises* s'oblige à raconter : «Dire ce qui depuis vingt ans me travaille le cœur. Les remords et les grandes questions.»<sup>28</sup> Or, une fois tout dit et confessé, le narrateur est au bout de son chemin. Il s'apprête à mettre fin à ses jours et emportera donc avec lui la mémoire des événements. Lui qui de son vivant ne se sent déjà plus trop de ce monde, rejoindra définitivement le passé et sa femme, morte depuis longtemps. Il ne restera que ses notes dont il a rempli quatre cahiers, mais leur sort est incertain, ils ne sont destinés à personne : «Je me fiche de ce que deviennent les cahiers.»<sup>29</sup>

Le rapport que Brodeck a rédigé ne parviendra jamais aux autorités. Le maire du village le détruit après l'avoir lu. «Tout ce qui appartient à hier appartient à la mort, et ce qui importe c'est de vivre», dit-il. «[...] Il est temps d'oublier, Brodeck. Les hommes ont besoin d'oublier.»<sup>30</sup> Or, Brodeck est un survivant du camp, persuadé que les rescapés comme lui sont devenus «la mémoire de l'humanité détruite [...] des plaies qui jamais ne guériront».<sup>31</sup> Il ne peut pas oublier ; il quitte le village mais poursuit son récit : «J'écris maintenant dans mon cerveau. Il n'y a pas livre plus intime. [...] Il est à jamais introuvable.»<sup>32</sup>

«[...] de tous les dangers, celui de la mémoire est un des plus terribles»<sup>33</sup>, dit le maire à Brodeck. En effet, n'est-ce pas le souvenir encore trop vif de l'occupation et la xénophobie qu'elle a provoquée qui ont amené le village au meurtre collectif blare? Mais oublier n'est-il pas aussi dangereux? Le passé ne sert-il pas aussi de leçon, de memento? Toujours est-il que Brodeck termine son récit sur un appel

<sup>26</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises. op. cit.*, 2006, p. 11.

<sup>27</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck. op. cit.*, 2009, p. 11.

<sup>28</sup> CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises. op. cit.*, p. 11.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>30</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck. op. cit.*, p. 368.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 371.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 368.

insistant à la mémoire : « Brodeck, c'est mon nom. Brodeck. De grâce, souvenez-vous. Brodeck. »<sup>34</sup>

\* \* \*

Pour conclure, revenons au titre du présent article : « Je ne suis rien, je le sais, mais je compose mon rien avec un morceau de tout ». Il s'agit d'un passage du livre *Le Rhin* de Victor Hugo, placé en exergue du roman *Le rapport de Brodeck*. La phrase semble résumer une des idées principales du texte ainsi que celle des *Âmes grises*. S'appuyant sur les choix narratifs que nous venons d'analyser, l'auteur propose une vision de l'Histoire et une manière possible de l'appréhender : à travers la façon subjective dont les gens la vivent bien qu'ils puissent sembler des êtres totalement à son écart, sans importance aucune. Les deux romans incitent à réfléchir sur la relation de la « grande » Histoire et des destinées particulières, sur le rôle du témoignage et de la mémoire ainsi que sur le poids du passé.

### Bibliographie

- CARPENTIER, Mélanie. Le conteur humaniste : interview de Philippe Claudel [online]. In : <http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-philippe-claudel-petite-fille-monsieur-linh-295.php>.  
 CLAUDEL, Philippe. *Les âmes grises* Paris: Le livre de poche, 2006.  
 ———. *Le rapport de Brodeck*. Paris: Le livre de poche, 2009.  
 VIART, Dominique; VERCIER, Bruno. *La littérature française au présent*. Paris: Bordas, 2005.

### Abstract and key words

The paper deals with the representation of History in the works of the contemporary French writer Philippe Claudel (\*1962) – in his novels *Gray Souls* (*Les âmes grises*, 2003) and *Brodeck* (*Le rapport de Brodeck*, 2007), to be specific. The author uses, according to his own words, mentions of History to create parallels with the present. In *Gray Souls* he evokes the First World War, in *Brodeck* the Second World War. In both cases, narration is the matter of insignificant, marginal narrators, who are, however, touched by the events, deciding to tell their story in order to deal with history, bad memories and reproofs. Analyses show the way Claudel's novels treat the question of memory, individual as well as collective, of the relation between History and individual destinies, of the role of testimony, memory and oblivion.

Contemporary French Novel; Philippe Claudel; history; First World War; Second World War; news item; individual memory; collective memory; past; oblivion;

<sup>34</sup> CLAUDEL, Philippe. *Le rapport de Brodeck*. Paris: Le livre de poche, 2009, p. 375.